qu'elle apparaît dans sa robe blanche, parsemée de fleurs et de diamants, et qu'elle s'avance vers son mari avec un charmant embarras, comme surprise d'être si belle, Fernel oublie bien vite les grâces recherchées de la Parisienne et reprend fièrement le bras de sa femme. Les choses étant rentrées dans l'ordre de ce côté, le brave Bourgoin n'a plus, pour achever sa tâche, qu'à marier Jules. Il y réussira; car Mme de Saligny, bien qu'elle s'en défende, n'est pas éloignée d'aimer ce jeune homme; elle devine chez lui une honorable ambition à laquelle elle veut s'associer. Jules renoncera à un amour impossible et viendra poursuivre à Paris, sur un théâtre digne de son talent, ses rêves d'avenir.

Le rôle de Mme Fernel est tout rempli de sentiments contenus, de vertus négatives, d'élans étouffés; il ne manque cependant pas de pathétique, mais elle est plus vivante dans le roman. Quant au notaire papillonnant, M Fernel, ce Lovelace qui a passé la quarantaine, il est des plus naturels. Le style est spirituel, élégant, mais par moments manque de vivacité et de chaleur. On sent que la pièce a été taillée dans un roman, au lieu d'avoir été fondue d'un seul jet.

FERNÉLIE s. f. (fèr-né-lî — de *Fernel*, n. pr.). Bot. Genre d'arbres, de la famille des rubiacées, tribu des gardéniées, comprenant trois ou quatre espèces, qui habitent l'île de France.

FERNEY (Paul), pseudonyme d'Alexandre Mesnier. V. MESNIER.

FERNEY ou **FERNEX**, bourg de France (Ain), ch.-l. de cant., arrond. et à 10 kilom. S.-E. de Gex, au pied du Jura; pop. aggl. 1,043 hab. — pop. tot. 1,288 hab. Ce bourg, bâti au pied de la chaîne du Jura, dans un charmant vallon entrecoupé de prairies, de bouquets de bois et de terrasses labourables entourées de haies vives, se compose de maisons bien bâties, d'un aspect agréable, précédées de cours et souvent accompagnées de jardins. En 1758, ce n'était qu'un hameau marécageux ayant 49 habitants. Voltaire, qui s'y retira en 1758, après s'être échappé de la cour de Frédéric, a été le véritable fondateur de Ferney, qui, à la mort du grand philosophe, comptait 80 maisons et 1,200 habitants. Le château a perdu presque toutes les traces du séjour de Voltaire; on y montre cependant encore aux visiteurs de vieux fauteuils et de vieux rideaux en tapisserie; le mausolée qui devait renfermer le cœur de Voltaire, etc.; un poêle en faïence, décoré de curieux ornements dorés; le portrait de son ramoneur et de sa blanchisseuse; un lit assez bien conservé; les portraits de Lekain, de l'impératrice Catherine, de Frédéric, de Mme du Châtelet; une tapisserie brodée par Catherine; des pastels représentant les hommes les plus célèbres du temps de Voltaire; un pastel qui le représente lui-même en buste, etc. Dans le parc se voit un ormeau planté par le grand homme.

Nous ne pouvons résister au plaisir de placer ici une charmante étude d'E. Deschanel sur Ferney; on nous pardonnera la longueur de la citation en faveur de son intérêt.

« On va de Genève à Ferney en trois quarts d'heure, par des espèces de voiturins décorés du nom d'omnibus, qui vous descendent à l'entrée du pays.

» Ferney, lorsque Voltaire y arriva, se composait de sept ou huit cabanes; à sa mort, Ferney comptait 1,200 habitants et exportait pour 400,000 livres par an d'horlogerie. Aujourd'hui, la population est de 1,600 à 1,800 âmes.

» Ferney! Pour quiconque chérit la raison, la liberté et la justice, ce lieu est sacré..... Quelle émotion en y arrivant!

» Après avoir marché pendant dix minutes, nous vîmes, à gauche de la route, une avenue de tilleuls qui mène au château. Il est dans une situation admirable, au pied du Jura, en face des Alpes de Savoie et du mont Blanc, avec le lac de Genève dans l'intervalle. Il est d'ordre composite, à colonnes doriques, n'ayant qu'un étage sur perron, et couronné de mansardes en style de l'époque.

» Avant la grille d'entrée, à gauche, est la petite église élevée par Voltaire; elle porte encore l'inscription que M. Arsène Houssaye appelle « une impertinence, » et qui n'est qu'une profession de foi déiste :

DEO
EREXIT VOLTAIRE
MDCCLXI.

Lui-même, dans une de ses lettres, l'explique ainsi, très-simplement : « L'église que j'ai fait bâtir est la seule de l'univers en l'honneur de Dieu. L'Angleterre a des églises bâties à saint Paul, la France à sainte Geneviève, mais pas une à Dieu. »

» On laisse cette petite église à gauche, et on sonne à la grille du château. Le propriétaire actuel, M. David, qui l'habite une partie de l'année, permet aux voyageurs de visiter le parc et les deux pièces des appartements, qu'on appelle le salon et la chambre de Voltaire, et qui sont restées, dit-on, à peu près telles qu'elles se trouvaient lorsqu'en 1778 il quitta Ferney, sans savoir qu'il n'y reviendrait plus, et alla triompher à Paris jusqu'à en mourir.

» Dans le prétendu salon, qui pourrait bien avoir été la salle à manger, il y a, d'un côté, un énorme poêle de faïence, à moitié engagé dans le mur et décoré d'ornements dorés, un de ces poêles-monuments comme on en voit en Suisse et que rend nécessaires la rudesse du climat pendant les longs hivers; de l'autre côté, un petit cénotaphe de marbre, d'assez mauvais goût, construit par le marquis de Villette et destiné à contenir le cœur de Voltaire, ce cœur tant agité pendant sa vie, tant ballotté après sa mort. Ce mausolée porte deux inscriptions :

Son esprit est partout et son cœur est ici.

Le premier hémistiche seul est vrai. Puis, au-dessous : « Mes mânes sont consolées, puisque mon cœur est au milieu de vous. »

» Dans la chambre à coucher, il reste un lit, capitonné en soie pompadour, du reste dégarni, sans rideaux et sans courte-pointe; plusieurs portraits, entre autres ceux de Frédéric II et de Catherine II, donnés au poëte philosophe par les deux souverains, ses admirateurs; celui de Lekain, celui de Mme du Châtelet, enfin celui de Voltaire lui-même, admirable pastel de La Tour : les yeux vifs, le nez gaulois, moins effilé qu'on ne croirait, un peu sensuel et un peu gros au bout, comme celui de Molière. C'est bien Voltaire, tel qu'on se le figure, d'ailleurs, et tel que nous le représentent les contemporains qui allèrent le voir à Ferney.

» On regrette de ne pouvoir visiter la chambre où travaillait Voltaire. Au reste, elle doit être entièrement changée, puisque toute sa bibliothèque se trouve en Russie, ayant été achetée, comme on sait, par l'impératrice Catherine II.

» Le jardin, derrière le château, est assez grand; moitié à la française et moitié à l'anglaise : d'abord un parterre, ensuite une sorte de parc irrégulier; à gauche, une longue allée de charmille, où il se promenait à l'abri du soleil en composant et déclamant ses vers. De distance en distance, il avait ménagé dans la charmille de petites ouvertures qui donnent vue sur le mont Blanc et la Savoie, le plus beau paysage du monde. Dans le petit bois, on vous montre un orme que Voltaire, dit-on, planta de ses mains, et qui est protégé par une clôture contre l'admiration des touristes.

» C'est dans cette heureuse retraite qu'il avait trouvé la sécurité pour continuer sa guerre incessante contre les abus et les injustices. « C'est à Ferney que je vais demeurer dans quelques semaines, écrit-il à d'Alembert... Il faut toujours que les philosophes aient deux ou trois trous sous terre contre les chiens qui courent après eux. » Ces deux ou trois trous, c'étaient les Délices, le château de Tournay et celui de Ferney. Il y vivait en grand seigneur, mais en grand seigneur philosophe. Le nombre des domestiques, tels que jardiniers, valets de ferme, ouvriers, s'élevait, dans les deux maisons de Tournay et de Ferney seulement, à environ cent cinquante. Point de laquais! point de fainéants! Maître et vassaux, tout était voué au travail dans cette étrange seigneurie; et, l'exemple étant donné par M. de Voltaire, tout travaillait avec joie. Mais nul n'égalait l'activité du maître. Tout le monde l'aimait et l'adorait; par-dessus tous, sa vieille servante Baba. « Elle n'était pas bien sûre, dit M. Eugène Noël, de ne pas être la servante du bon Dieu en personne. Les bouillons de son maître étaient préparés avec dévotion. »

» Voltaire trouvait du temps pour tout, même pour babiller avec les enfants. « Lorsque mes enfants, encore tout jeunes, dit Wagnière, son secrétaire, l'importunaient par leurs questions dans le temps même qu'il me dictait quelque chose, et que je les voulais faire taire, il me disait : « Laissez-les; il faut toujours répondre aux enfants et leur rendre raison sur ce qu'ils demandent, suivant la portée de leur esprit, et ne pas les tromper. » Il avait la bonté d'en user ainsi avec eux. »

» Tout le monde sait par cœur les vers charmants : *O maison d'Aristippe! ô jardin d'Epicure!...* Aujourd'hui qu'on préfère les détails *réalistes*, je ferai mieux de citer les passages suivants : « Heureux qui vit chez soi, avec ses nièces, ses livres, ses jardins, ses vignes, ses chevaux, ses vaches, son aigle, son renard et ses lapins qui se passent la patte sur le nez! J'ai de tout cela, et des Alpes par-dessus, qui font un effet admirable. » Ailleurs, il parle de ses bœufs, « qui lui font des mines. » S'il s'absente, il ne perd pas de vue sa propriété. « Je recommande à Loup d'avoir soin de fermer la grille... Je prie M. Colini de renvoyer les maçons au reçu de ma lettre; ils n'ont plus rien à faire. Mais je voudrais que les charpentiers pussent se mettre tout de suite après le berceau du côté de la Brandie. Il faut que les domestiques aient grand soin de remuer les marronniers, d'en faire tomber les hannetons et de les donner à manger aux poules. »

» Caton l'ancien n'eût pas mieux dit. Tout cela mêlé à la poésie, à la philosophie, à la science, à l'histoire, aux romans, aux pamphlets et aux luttes; car « il faut donner à son âme toutes les formes possibles. C'est un feu que Dieu nous a confié, nous devons le nourrir de ce que nous trouvons de plus précieux. Il faut faire entrer dans notre être tous les modes imaginables, ouvrir toutes les portes de son âme à toutes les sciences et à tous les sentiments; pourvu que tout cela n'entre pas pêle-mêle, il y a place pour tout le monde. » Et ailleurs, en parlant des Muses : « Je les aime toutes neuf; et il faut avoir le plus de bonnes fortunes qu'on peut, sans être pourtant trop coquet. »

» Sa prodigieuse activité met le feu partout à la fois. « Je suis, dit-il encore gaiement, comme un homme qui a des procès à tous les tribunaux. »

» Et au fond de cette gaieté, que de sérieux! que d'ardeur! quelle succession de combats sans trêve, pour les Calas, pour les Sirven, pour Lally, pour La Barre, pour Montbailly...!

» Ces souvenirs nous revenaient en foule, pendant que nous parcourions plusieurs fois de suite, avec quel respect et quel attendrissement! cette longue allée de charmille où ce grand et charmant esprit médita tant de choses. Et, pour nous consoler des tristesses du temps présent, nous nous disions que, plus la liberté ira se dégageant, plus la raison se fera jour, plus aussi Voltaire sera reconnu comme un des plus grands bienfaiteurs et de la France et de l'humanité, plus son nom sera entouré d'admiration et de sympathies. »

FERNI (les sœurs Virginie et Caroline), violonistes italiennes, nées à Côme (Lombardie), la première en 1840, la seconde en 1841. Elles eurent pour père un professeur de violon distingué, avec lequel elles voyagèrent toutes jeunes dans les principales villes d'Italie, de Piémont et de Suisse. A Genève, elles entendirent les sœurs Milanolo; cette circonstance, en excitant leur émulation, décida de leur avenir. Formées rapidement par Bianchi et Gamba, elles voyagèrent à leur tour en Suisse, en Savoie, en Hollande et en Allemagne, ainsi que dans le midi de la France; puis elles vinrent recevoir à Paris la consécration de leur naissante renommée. A deux reprises différentes, en 1854 et en 1855, elles y obtinrent un succès d'admiration et de curiosité, justifié par leur force véritable et par le remarquable contraste qui existe entre le talent de ces deux jeunes artistes. En effet, si Mlle Virginie se distingue par la douceur mélancolique de son chant, sa sœur brille par l'éclat, l'ardeur et une énergie toute virile. On a dit des deux sœurs que l'une était l'ange de son instrument, et que l'autre en était le démon. A Paris, elles donnèrent des concerts à la salle Herz, dans de nombreux salons et théâtres, et furent spécialement engagées par la direction de la salle Ventadour.

Depuis quelques années, l'aînée a épousé à Turin M. Teia, l'un des plus spirituels caricaturistes du *Pasquino*.

FERNIG (Félicité et Théophile DE), héroïnes françaises, célèbres dans les fastes de la Révolution comme officiers d'état-major auprès de Dumouriez, de Beurnonville, du duc de Chartres (depuis Louis-Philippe), à Jemmapes, à Valmy, à Anderlecht, à Nerwinde, etc., nées au village de Mortagne (Nord), la première vers 1776, la seconde vers 1779. Elles étaient filles d'un ancien officier, dont les fils servaient, l'un à l'armée des Pyrénées, l'autre à l'armée du Rhin. Félicité et Théophile remplaçaient leur mère morte auprès de deux plus jeunes sœurs encore en bas âge. En 1792, Félicité avait seize ans, Théophile en avait treize. C'était l'époque où les frontières de la France étaient de toutes parts menacées d'invasion. Les uhlans légers de Clairfayt franchissaient souvent la limite du pays belge pour venir piller, incendier la contrée. M. de Fernig, qui commandait la garde nationale de Mortagne, avait communiqué son ardeur patriotique aux villageois de son canton. Sous ses efforts, le pays s'était transformé en un véritable camp, d'où partaient chaque nuit des patrouilles qu'il dirigeait presque toujours en personne et qui avaient de fréquentes rencontres avec les hussards autrichiens. Théophile et Félicité, émues des dangers que courait leur père, émues aussi sans doute des dangers de la patrie, résolurent de se mêler, à l'insu de M. de Fernig, dans les rangs des soldats improvisés par lui, de combattre avec eux, de veiller sur leur père. Quelques habitants du village, dont la complicité leur était nécessaire pour les dérober aux regards du chef, furent seuls instruits de leur résolution. Elles revêtirent des habits masculins que leurs frères avaient laissés à la maison en partant pour l'armée; elles s'armèrent de leurs fusils de chasse, et, suivant plusieurs nuits la petite colonne guidée par M. de Fernig, elles firent le coup de feu avec les maraudeurs autrichiens, s'aguerrirent au combat, à la fatigue, à la mort, et électrisèrent par leur courage les soldats citoyens. Leur secret fut bien gardé, si bien gardé que M. de Fernig, en rentrant le matin à son logis et en racontant à table les exploits de la nuit à ses enfants, ne soupçonnait pas que deux d'entre eux avaient combattu à ses côtés et peut-être préservé ses jours. « Cependant, dit Lamartine, Beurnonville, qui commandait le camp de Saint-Amand, à peu de distance de l'extrême frontière, ayant entendu parler de l'héroïsme des volontaires de Mortagne, monta à cheval à la tête d'un fort détachement de cavalerie et vint balayer le pays de ces fourrageurs de Clairfayt. En approchant de Mortagne, au point du jour, il rencontra la colonne de M. de Fernig. Cette troupe rentrait au village après une nuit de fatigue et de combat, où les coups de feu n'avaient cessé de retentir sur toute la ligne, et où M. de Fernig avait été délivré lui-même par ses filles des mains d'un groupe de hussards qui l'entraînaient prisonnier. La colonne harassée, et ramenant plusieurs hussards blessés et cinq prisonniers, chantait la *Marseillaise* au son d'un seul tambour déchiré de balles. Beurnonville arrêta M. de Fernig, le remercia au nom de la France, et, pour honorer le courage et le patriotisme de ses paysans, voulut les passer en revue avec tous les honneurs de la guerre. Le jour commençait à poindre. Ces braves gens s'alignèrent sous les arbres, fiers d'être traités en soldats par le général français. Mais, descendu de cheval et passant devant le front de cette petite troupe, Beurnonville s'aperçut que deux des plus jeunes volontaires, cachés derrière les rangs, fuyaient ses regards et passaient furtivement d'un groupe à l'autre pour éviter d'être abordés par lui. Ne comprenant rien à cette timidité dans des hommes qui portaient le fusil, il pria M. de Fernig de faire approcher ces braves enfants. Les rangs s'ouvrirent et laissèrent à découvert les deux jeunes filles; mais leurs habits d'homme, leurs visages défigurés par la fumée de la poudre des coups de feu tirés pendant le combat, leurs lèvres noircies par les cartouches qu'elles avaient déchirées avec les dents les rendaient méconnaissables aux yeux mêmes de leur propre père. M. de Fernig fut surpris de ne pas connaître ces deux combattants de sa petite armée. « Qui êtes-vous? » leur demanda-t-il d'un ton sévère. A ces mots un chuchotement sourd, accompagné de sourires universels, courut dans les rangs. Théophile et Félicité, voyant leur secret découvert, tombèrent à genoux, rougirent, pleurèrent, sanglotèrent, se dénoncèrent et implorèrent, en entourant de leurs bras les jambes de leur père, le pardon de leur pieuse supercherie. M. de Fernig embrassa ses filles en pleurant lui-même. Il les présenta à Beurnonville, qui raconta cette scène dans sa dépêche à la Convention. La Convention cita les noms de ces deux jeunes filles à la France, et leur envoya des chevaux et des armes d'honneur au nom de la patrie. Les citoyennes Ferning (*sic*) furent encore signalées au pays dans une lettre des commissaires envoyés à Châlons, Carra, Sillery et Prieur, lettre adressée à la Convention nationale et lue par un des secrétaires à la séance du 3 octobre 1792 : « Ces deux jeunes enfants, aussi modestes que courageuses, sont sans cesse aux avant-gardes et dans les postes les plus périlleux, est-il dit dans cette pièce. Au milieu de l'armée, composée de jeunes citoyens, elles y sont respectées et honorées; c'est toujours le prix de la vertu. » Dumouriez, à l'époque de son premier commandement en Flandre, fixa sur elles l'admiration de ses soldats. Mais à nos premiers revers, les Autrichiens, dans un esprit de basse vengeance, incendièrent et rasèrent la maison des deux héroïnes. M. de Fernig n'eut plus alors d'autre patrie que l'armée. Dumouriez emmena le père, un des fils et les deux filles avec lui dans la campagne de l'Argonne. Il donna au père et au fils des grades dans l'état-major. Félicité et Théophile, toujours entre leur père et leurs frères, portaient l'habit, les armes et faisaient les fonctions d'officiers d'ordonnance. Elles combattirent à Valmy, puis à Jemmapes. L'aînée, Félicité, suivait à cheval le duc de Chartres, qu'elle ne voulait pas quitter pendant la bataille. Théophile, elle, portait les ordres du général en chef, et marchait avec lui à l'assaut des redoutes de l'aile gauche. Dumouriez montrait ces deux jeunes guerrières à ses soldats comme un modèle de patriotisme et un augure de la victoire. Leur exemple fut d'ailleurs suivi par plusieurs citoyennes de cette époque extraordinaire, que l'héroïsme des deux sœurs entraîna, elles aussi, à la frontière. Mais laissons encore la parole à Lamartine, qui a consacré quelques pages touchantes aux demoiselles de Fernig, dans les *Girondins*.

« Dans une de ces rencontres entre l'avant-garde française et l'arrière-garde autrichienne, une des jeunes amazones Fernig, Félicité, qui portait les ordres de Dumouriez à la tête des colonnes, entraînée par son ardeur, se trouva enveloppée avec une poignée de hussards français par un détachement de uhlans ennemis. Dégagée avec peine des sabres qui l'enveloppaient, elle tournait bride avec un groupe de hussards pour rejoindre la colonne, quand elle aperçoit un jeune officier de volontaires belges de son parti, renversé de cheval d'un coup de feu et se défendant avec son sabre contre les uhlans, qui cherchaient à l'achever. Bien que cet officier lui fût inconnu, à cet aspect Félicité s'élance au secours du blessé, tue de deux coups de pistolet deux des uhlans, met les autres en fuite, descend de cheval, relève le mourant, le confie à ses hussards, le fait porter, l'accompagne, le recommande elle-même à l'ambulance et revient rejoindre son général. Ce jeune officier belge s'appelait Vander Walen. Laissé, après le départ de l'armée française, dans les hôpitaux de Bruxelles, il oublia ses blessures, mais il ne pouvait jamais oublier la secourable apparition qu'il avait eue sur le champ de carnage. Ce visage de femme sous les habits d'un compagnon d'armes, se précipitant

dans la mêlée pour l'arracher à la mort, et penché ensuite à l'ambulance sur son lit sanglant, obsédait sans cesse son souvenir. Quand Dumouriez eut fui à l'étranger, et que l'armée eut perdu la trace des deux jeunes guerrières qu'il avait entraînées dans ses infortunes et dans son exil, Vander Walen quitta le service militaire, et voyagea en Allemagne à la recherche de sa libératrice. Il parcourut longtemps en vain les principales villes du Nord sans pouvoir obtenir aucun renseignement sur la famille de Fernig. Il la découvrit enfin réfugiée au fond du Danemark. Sa reconnaissance se changea en amour pour la jeune fille, qui avait repris les habits, les grâces, la modestie de son sexe. Il l'épousa et la ramena dans sa patrie. »

On croirait lire un roman. Deux lettres, écrites par les deux sœurs au secrétaire général de la préfecture de la Seine, Méjean, datées du 28 thermidor an VIII, et qui ont été conservées dans les collections d'autographes, montrent combien leur position était touchante et triste à cette époque. « Ainsi donc, y est-il dit, la misère nous chasse... d'une patrie pour qui nous avons tout sacrifié! Nous partons en l'adorant toujours. Abattues par le chagrin le plus dévorant, nous retournons en Hollande, cette terre hospitalière, y consoler notre famille languissante. » En 1802, Félicité et Théophile rentrèrent en France. Théophile suivit ensuite Félicité, sa sœur et sa compagne de gloire, à Bruxelles. Elle y mourut, âgée seulement de trente-neuf ans, en 1818, sans avoir été mariée. Elle cultivait les arts. Musicienne et poëte, elle a laissé des poésies empreintes d'une mâle énergie et d'une sensibilité féminine. Félicité, devenue Mme Vander Walen, vivait encore à Bruxelles en 1831. Elle est morte depuis, et les deux sœurs, inséparables dans la vie, dans la mort, comme sur les champs de bataille, reposent ensemble sur la terre de Belgique. Quant à leur père, il avait été nommé greffier à Mortagne.

La Société d'agriculture de Valenciennes possède : 1° un portrait de Théophile et de Félicité de Fernig, d'après une toile du musée de Versailles; 2° une esquisse : *Le capitaine Ferning reconnaissant ses deux filles enrôlées à son insu dans la compagnie de garde nationale qu'il commandait.* Théophile Fernig figure parmi les personnages d'un drame militaire, la *Révolution*. Outre les *Girondins*, on peut citer encore plusieurs ouvrages où il est question des charmantes aides de camp de Dumouriez, notamment les *Archives historiques et littéraires du Nord de la France*, par MM. Dinaux, Leglay, etc., et le *Dictionnaire encyclopédique de la France*, de Philippe Lebas.

Le lieutenant général comte DE FERNIG (Louis-Joseph-César), né à Mortagne (Nord) en 1772, mort le 24 août 1847, était frère des précédentes. Une de leurs jeunes sœurs devint la femme du général Guilleminot. Un fils de Mme Vander Walen (Félicité) est conseiller à la cour d'appel de Douai; un autre fils est directeur de la maison de force à Vilvorde (Belgique).

FERNO ou **FERNUS** (Michel), historien et biographe italien, mort en 1513. Il fut successivement avocat à Milan et à Rome, puis entra dans les ordres et obtint un canonicat. Nous citerons, parmi ses ouvrages : *Historia nova Alexandri VI* (Rome, 1493, in-4°); *De legationibus italicis ad Alexandrum VI* (1493); *Epitome de regno Siciliæ et Apuliæ* (1496, in-4°).

FERNOW (Charles-Louis), critique et archéologue allemand, né à Blumenhagen (Poméranie prussienne) en 1763, mort en 1808. Il était fils d'un domestique. Sa vive intelligence attira l'attention d'une personne bienfaisante, qui lui fit donner de l'éducation. Il devint ensuite clerc de notaire, puis entra dans l'officine d'un pharmacien. Là, il eut le malheur de tuer, par un acte d'imprudence, un chasseur qui lui avait confié son fusil; mais, grâce à l'intervention de son patron, il ne fut point inquiété par la justice. Son apprentissage terminé, il se rendit à Lubeck, où il obtint un emploi, fit la connaissance du peintre Carstens, au contact duquel il développa son goût pour la peinture et la poésie, et finit par abandonner entièrement la pharmacie pour se livrer à ses études de prédilection. Il se fit professeur de dessin et se mit à composer des vers. S'étant épris d'une jeune fille, il la suivit à Weimar, demanda vainement sa main à ses parents et se retira alors à Iéna, où il entra en relations avec Reinhold et de Baggesen. Sur la proposition de ce dernier, il fit avec lui un voyage en Italie et en Suisse, rencontra à Rome son ancien ami Carstens, sous la direction duquel il étudia la théorie et l'histoire de l'art, et, de retour en Allemagne, en 1803, il obtint une chaire de littérature italienne à l'université d'Iéna. L'année suivante, la duchesse douairière de Weimar le nomma conservateur de sa bibliothèque, place qui lui fit des loisirs et lui permit de vivre à l'abri du besoin. On a de lui plusieurs ouvrages, notamment : *Cours de langue italienne à l'usage des Allemands* (Tubingue, 1804, 2 vol.); *Etudes romaines* (1806-1808); *Vie de l'artiste Carstens* (1806); *Vie de l'Arioste* (1809), etc. On a publié ses œuvres complètes à Leipzig (1829).

FERNS, ville d'Irlande, dans le comté de Wexford, à 24 kilom. de cette ville, sur le Ban, siége d'un évêché catholique et d'un évêché anglican; c'était autrefois la capitale du royaume de Leinster. La cathédrale, bâtie en 1816, n'a aucune valeur architecturale. Ruines pittoresques d'une abbaye dont la tradition fait remonter la fondation à un roi du nom de Dermod Mac-Morrog, dont le palais s'élevait au sommet de la colline qui domine la ville. Vestiges d'un vieux château démantelé en 1641.

FÉROCE adj. (fé-ro-se — lat. *ferocem*, accusatif de *ferox*, dérivé de *fera*, bête sauvage, en grec *thêr* et *phêr*, en allemand *thier*, suivant Eichhoff du sanscrit *bharas*, produit, de la racine *bhar*, porter, produire. D'autres ont recours à la racine *dhars*, oser, braver, le *dh* sanscrit et le *th* grec devenant très-souvent le *f* latin). Sauvage et sanguinaire, en parlant des animaux : *Un pays peuplé de bêtes* FÉROCES. *Dans presque tous les animaux sauvages, le mâle devient plus ou moins* FÉROCE *lorsqu'il cherche à s'accoupler.* (Buff.) *L'homme presque sauvage est un être plus méchant que les animaux les plus* FÉROCES. (La Peyrouse.)

— Par anal. Sanguinaire, barbare, en parlant des hommes : *Les hommes sensibles ne sauraient être* FÉROCES. (B.-Const.) *La femme sans pudeur est* FÉROCE *dans la même proportion qu'elle est débauchée.* (Le P. Ventura.) ‖ Qui annonce de la férocité, de la cruauté : *Un air* FÉROCE. *Des regards* FÉROCES.

— Par ext. Exagéré, déréglé, impitoyable, en parlant des passions, des sentiments :

Je hais l'honneur *féroce* et la vertu chagrine.
BOURSAULT.

— **Antonymes.** Apprivoisé, bénin, doux, inoffensif, timide.

Féroce chasseur, Ballade de Burger. V. BALLADE.

FÉROCEMENT adv. (fé-ro-se-man — rad. *féroce*). D'une manière féroce, sauvage : *Un homme* FÉROCEMENT *cruel.*

FÉROCITÉ s. f. (fé-ro-si-té — lat. *ferocitas*; de *ferox*, féroce). Naturel d'un animal féroce : *Rien ne peut dompter la* FÉROCITÉ *de certains animaux. Les rois de féerie doivent joindre la* FÉROCITÉ *du tigre à la stupidité du dindon.* (P. de St-Victor.)

— Par anal. Caractère féroce, cruel, violent, sanguinaire, en parlant des hommes : *La* FÉROCITÉ *naturelle fait moins de cruels que l'amour.* (La Rochef.) *La* FÉROCITÉ *est le cynisme du cœur.* (Lamart.)

— **Syn. Férocité, barbarie, cruauté, inhumanité.** V. BARBARIE.

— **Antonymes.** Bénignité, douceur, innocuité, timidité.

FÉROCOSSE s. m. (fé-ro-ko-se). Bot. Espèce de chou palmiste de Madagascar.

FÉROË (les), en danois *Fær-Œerne*, c'est-à-dire *îles des brebis*, groupe d'îles appartenant au Danemark et formant un archipel situé dans l'océan Atlantique entre 61° 20', 62° 21' de lat. N., et 7° 55', 10° 25' de long. O.; à 300 kilom. N.-O. de l'extrémité septentrionale de l'Ecosse, et à environ 512 kilom. des côtes de Norvége. On y compte vingt-deux ou, selon d'autres, trente-cinq îles, dont dix-sept seulement sont habitées. Celle de Stromoë est la plus grande : elle a 55 kilom. de longueur sur 20 kilom. de largeur; les îles non habitées sont très-petites et apparaissent çà et là comme les points culminants de montagnes sous-marines. La surface de l'archipel est de 128,200 hectares.

— *Climat, aspect et état du sol. Productions dans les trois règnes.* Le climat des Féroë est plus tempéré que ne le comporte la latitude : il est à peu près semblable à celui du Danemark. Dans les deux mois d'été, juillet et août, les plus longs jours durent vingt heures; en hiver, les plus courts n'en ont que quatre. Les brumes épaisses y sont fréquentes. Il n'y a qu'un mois de gelée, et les baies ne sont prises que dans les hivers les plus rigoureux; mais il s'y déchaîne souvent de terribles ouragans, surtout quand le vent souffle de l'Islande, ouragans qui renversent les cabanes, les rochers, les arbustes; des trombes enlèvent des masses d'eau de mer et les transportent, avec des poissons, à de grandes distances dans les terres.

Les côtes, en beaucoup d'endroits, présentent des falaises de rochers perpendiculaires; aussi, sur certains points, les habitants, pour aller à la mer ou en revenir, sont forcés de monter et de descendre à l'aide de cordes. Les détroits entre les îles sont parsemés de rochers découpés ou percés à jour par les flots de la manière la plus variée. La mer est presque toujours tourmentée dans ces parages; à l'O., les marées montent de 7 brasses environ (14 mètres), et de 3 seulement à l'E. Aussi la navigation est-elle rendue dangereuse dans ces détroits par des courants rapides; on y trouve aussi plusieurs gouffres et tourbillons, entre autres le Suderoë, près de l'île de ce nom, d'une profondeur au centre de 61 brasses; on y observe quatre tournants impétueux au milieu d'une spirale de roches. Dans les calmes, et par le reflux, les pêcheurs se hasardent sur les bords, attirés par l'abondance du poisson. On trouve cependant sur les rivages des grandes îles des baies et de bons mouillages, tels que les ports de Westmanshavn à l'O. de Stromoë et de Koningshavn dans Osteroë.

Les Féroë sont formées par un groupe de monticules, presque tous coniques et très-rapprochés. Le plus haut sommet est le Skolinsfield, au S. de Stromoë, qui s'élève à 683 mètres. On ne trouve dans l'archipel ni cratères ni traces volcaniques. La masse des montagnes y est formée de granit, de basaltes, de dolérite; on y rencontre des plateaux étendus, mais stériles et dénudés de terre végétale par la violence des vents et la fonte des neiges. Le sol, dont un soixantième seulement est susceptible de culture, offre une terre sablonneuse noirâtre, plus convenable, en général, aux pâturages qu'aux céréales; il est parsemé d'un grand nombre de lacs et arrosé de cours d'eau peu larges, mais très-rapides, formant des cascades très-nombreuses dont on tire parti pour établir des moulins. Il y a plusieurs sources d'eau chaude : la plus remarquable est celle de Varmakielde, en Osteroë. La terre renferme du fer, du cuivre, du jaspe, de la houille, de la tourbe. On y rencontre aussi des opales communes, dites opales de Féroë. Ces îles produisent de l'orge, du seigle, des légumes, un peu de blé qui mûrit difficilement dans les îles du sud, des plantes antiscorbutiques; les arbres y font presque entièrement défaut : la violence des ouragans s'oppose à leur croissance, et laisse seulement çà et là quelques tiges rabougries s'élever à 5 ou 6 mètres. Les bêtes à cornes, de petite taille, y deviennent très-grasses; les chevaux y sont également petits, mais forts et légers. De nombreux moutons blancs et noirs y sont répandus; la laine des derniers est assez fine. Les chiens y sont d'une race estimée. Parmi les oiseaux, on y trouve l'aigle cendré, l'épervier, le corbeau, la corneille, une espèce de hibou, le pigeon ramier, l'étourneau, la bergeronnette, le roitelet; l'hirondelle et l'ortolan y sont de passage. Le héron y apparaît quelquefois; la spatule y est commune. Sur les côtes, une multitude innombrable d'oiseaux de mer et de rivage : puffins, pingouins, guillemots, le gerfaut à certaines époques de l'année, le grisard ou skua, le goëland, le bourgmestre, le pétrel, le plongeon du nord, le cygne, l'oie sauvage, l'eider ou canard à édredon, le canard à longue queue, le goëland bleu, le cormoran.

— *Population, gouvernement, industrie, mœurs et coutumes.* En 1801, ces îles comptaient 5,265 habitants, et 7,400 en 1850. Elles font partie, aux états, de la division politique des îles (*provincial Staender*), et nomment, avec l'Islande, trois députés. Elles sont subdivisées en six *syssels* ou districts, comprenant dix-sept paroisses. Ce sont : Stromoë, Norderoë, Osteroë, Sandoë, Vaaggoë, Suderoë. A leur tête est un gouverneur (*amtmand*); la justice y est rendue par un tribunal de huit juges, présidé par un magistrat; les appels se portent à la chancellerie de Copenhague. Ce magistrat préside aussi le consistoire qui dépend de l'évêché de Seeland. Le gouvernement danois dépense pour ces îles plus qu'il n'en tire. Les autorités dont nous venons de parler résident à Thorshavn, capitale et seule ville de l'archipel, dans Stromoë. Frederiks-Vaag était autrefois une petite ville de commerce assez florissante, surtout pendant la guerre de l'indépendance américaine; elle servait d'entrepôt aux marchandises danoises venant des Indes orientales et occidentales; mais elle est complétement déchue. Dans la capitale de l'archipel, la plupart des maisons, excepté celles des fonctionnaires, ne sont que de pauvres cabanes de planches que l'on amarre l'hiver avec des cordes pour qu'elles ne soient pas emportées par le vent; elles n'ont qu'un rez-de-chaussée et sont simplement partagées en deux par une cloison; d'un côté est la cuisine, qui ne prend de jour que par la porte ou par la cheminée; de l'autre la salle, garnie de quelques vitres et remplie de la fumée d'un feu de tourbe, où se tient et travaille la famille. Les habitations rurales valent mieux que celles de la ville : elles sont mi-parties de bois et de pierre; auprès se voient l'étable, la grange, le four et de petites huttes à claire-voie, où l'on met sécher à l'air vif et froid du mois de novembre la chair de mouton; elle peut ensuite se manger sans cuisson et sans sel. La plus belle de ces habitations est Kirkeboë, ancienne résidence de l'évêque catholique et d'une congrégation de moines. On voit auprès les ruines d'une église restée inachevée lors de l'introduction du luthéranisme, au XVIe siècle.

Les habitants des Féroë présentent le type norvégien; ils sont vigoureux, et c'est en somme une belle population; leur langue est un mélange d'islandais, de norvégien et de danois; ils comprennent et parlent également cette dernière langue, qui est la seule employée dans les églises et pour la rédaction des actes publics et privés. Les hommes sont vêtus d'une veste bleue ou verte, d'un gilet de laine à boutons brillants, d'une culotte de peau de mouton. Quelques-uns tressent leurs cheveux, qu'ils laissent croître. Les femmes ont des mantelets de tricot à manches courtes, serrés à la taille. Autrefois, dans les grandes occasions, elles portaient des robes de damas, des manchettes de dentelles, des cheveux poudrés et des ornements d'or et d'argent, comme les Islandaises. « Les Féroë, dit un voyageur, sont habitées par des hommes doux, honnêtes et laborieux, qui ont conservé une innocence vraiment patriarcale. Il y a, dans les relations des deux sexes, une liberté si chaste, une confiance si pleine d'abandon et de réserve qu'elle rappelle les premiers âges du monde. Toutes les femmes assistent au déshabillé et à la toilette de leurs commensaux et les aident à se lever et à se coucher. On s'embrasse le soir en se quittant, le matin en se revoyant, avant et après chaque repas. Ces femmes, en apparence si faciles, sont cependant d'une vertu exemplaire. Les domestiques des deux sexes couchent dans la même chambre, dans le même lit, sans qu'il en résulte de naissances illégitimes. » Cette population est profondément religieuse : il n'y a que sept prêtres, qui se trouvent fort occupés, et, comme le médecin, doivent souvent exposer leurs jours pour remplir leur ministère. Autrefois, ces prêtres bénissaient des sources sur divers points des îles, où on allait baptiser les nouveaux nés; mais maintenant il faut les leur amener, non sans risque pour les enfants, qui périssent quelquefois dans le trajet. Les habitants des Féroë ont un assez grand nombre de superstitions : ils croient aux esprits follets, protecteurs de la maison près de laquelle ils sont établis; aux *huldefolk*, génies des montagnes qui ont des troupeaux invisibles et vivent de la vie des hommes, etc. Ils n'ont point d'instruments de musique; leurs danses s'exécutent avec accompagnement de chants nationaux, transmis de bouche en bouche depuis des siècles. L'élève des bestiaux, surtout des moutons, est la grande industrie des Féroë. Les moutons restent en toute saison, la nuit comme le jour, en plein air; lorsque la neige est durcie et qu'ils ne peuvent plus chercher leur nourriture, ils sont exposés à mourir de faim; alors ils se réfugient dans des cavernes, où la neige poussée par le vent les enferme souvent pour des semaines; on en a trouvé qui en étaient venus à se ronger la toison. Au mois de juin, le paysan se met à la recherche de son troupeau avec des chiens dressés exprès; il reconnaît ses bêtes à sa marque; puis il les tond en arrachant la laine à la main; quelquefois l'animal se trouve tout en sang; il les rend ensuite à la vie sauvage. Les plus riches fermiers, mais en petit nombre, ont des troupeaux de six cents têtes. Les chevaux errent également en liberté. On va les chercher deux fois par an pour porter les engrais dans les prairies et la tourbe dans les habitations. Les vaches seules ont des étables, grâce au produit journalier de leur lait.

La pêche et la chasse des oiseaux aquatiques sont une source non moins importante de produits; cette dernière est des plus dangereuses : les chasseurs se font descendre du haut des falaises avec une corde, par leurs camarades, pour explorer les cavités où sont les nids, ou bien ils se hissent deux à deux et tour à tour de bas en haut; ces chasses durent quelquefois une semaine. Rarement les baleines s'approchent maintenant de ces îles; mais la chasse au phoque est assez fructueuse en septembre; l'apparition d'une troupe de dauphins est surtout une bonne fortune. Sitôt qu'un pêcheur en a reconnu une dans les eaux, il hisse un pavillon particulier; des signaux de feu se répètent à terre, et de toutes les îles se rassemblent les habitants, le gouverneur en tête, pour cerner les dauphins et les pousser vers le rivage. Le nombre de ceux que l'on parvient à tuer se compte quelquefois par centaines. On prélève la part du roi, de l'Eglise et des prêtres, et celle des fonctionnaires. La chair et le lard forment des provisions de bouche; avec la graisse on fait de l'huile. Un dauphin moyen peut en donner une tonne, qui vaut de 30 à 40 fr. à Thorshavn.

En fait de fabrication, on ne connaît dans ces îles que celle des bas de laine à l'aiguille et d'assez bons bateaux de pêche. Un véritable fléau pour ces pauvres insulaires était le monopole de la navigation et du commerce, que s'étaient arrogé les rois de Danemark depuis Frédéric II. Les habitants étaient forcés de venir vendre leurs denrées à Obhorshavn ou à un des trois autres entrepôts, selon un tarif qui les estimait à 70 pour 100 au-dessous de leur valeur. En 1790, le roi promit l'abolition de ce tarif à la première occasion favorable; il paraît qu'elle se fit longtemps attendre. Comme les vaisseaux danois n'arrivent qu'en mai, et que leur dernier voyage est en septembre, tout le reste de l'année les insulaires des Féroë étaient séparés du monde entier; car ils n'avaient pas encore pu obtenir la permission de recevoir l'hiver des lettres ou journaux des îles Shetland. Ce malheureux système paralysait toute industrie. Une loi promulguée en avril 1855 a déclaré qu'à partir du 1er janvier 1856 que les navires de toute nation seront admis dans les ports des Féroë et auront le droit d'y faire tout genre de commerce avec les négociants établis et d'y créer des dépôts permanents. Pendant le mois qui suivra leur arrivée, ces bâtiments pourront même vendre leurs marchandises en détail à tous les habitants indistinctement, pourvu que ce débit se fasse à bord même des navires. Les navires étrangers seront tenus de relâcher à Thorshavn ou à Tangisvaeg avant de se rendre aux autres ports. Outre les papiers constatant leur nationalité, ils devront être munis d'un manifeste en règle et d'une carte de santé; une visite faite par les médecins du port d'arrivée pourra suppléer à cette dernière pièce. Les étrangers seront même admis à faire le cabotage entre les îles Féroë, ainsi qu'entre ces îles et les autres parties de la monarchie danoise, mais avec des navires jaugeant plus de 15 tonneaux. Les navires étrangers qui entreront dans les